

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FIANCÉE DU FORÇAT

DEUXIÈME PARTIE

II.

Raymond était fatigué de la comédie amoureuse qu'il jouait auprès de sa cousine; Rosie était dans un état de surexcita-

tion qu'elle avait peine à dissimuler, Mathilde était en proie à de vagues remords et, tandis qu'elle subissait, résignée, les assiduités et les propos aimables du vicomte, les spectres de son père et de son fiancé se dressaient devant elle et lui reprochaient d'avoir, par une faiblesse coupable, trahi son serment de deuil éternel.

Seul, le général n'avait rien compris à ce qui se passait autour de lui :

—Qu'est ce que nous avons donc tous ce soir ? dit-il à sa femme, quand tout le monde se fut retiré, et avant de prendre congé d'elle et de rentrer dans sa chambre.

—Rien, je suppose ! dit-elle avec embarras.

—Vous aurez beau dire, ma chère amie, cela manquait de gaieté et d'entrain. On aurait dit un dîner d'enterrement.

—C'est une idée. Cette pauvre Mathilde n'a-t-elle pas été charmante ? Votre fils ne lui a-t-il pas fait une cour pres-

que passionnée ? demanda Mme de La Clémaderie.

—C'est possible ; mais tous les autres étaient tristes comme des bonnets de nuit... Le capitaine surtout... Après tout, peut-être la vieille parante a-t-elle deviné juste.

—Deviné quoi ? demanda distraitemment la comtesse, qui n'écoutait même pas ce qu'on lui disait.

—Eh ! bien... mais les regards furtifs échangés entre votre fille et le capitaine !... Ma foi, M. Marquis serait un parti sortable pour notre fille ! Voilà deux ans que j'encourage notre jeune ami dans ses espérances, malgré les premiers refus de cette petite étourdie...



—Contente-toi de lui refuser ta main et de l'accorder à un autre !

graine ? C'est qu'à force de refuser tous les prétendants, elle finirait par ne plus trouver de mari ! Et puis ce garçon me plaît ; il a de l'avenir...

—Ce n'est pas à vous qu'il doit plaire, ce me semble ?...

—Je vous répète que Rosie...

—Que Rosie l'adore, peut-être ? interrompit-elle en haussant les épaules.

—Vous êtes fou ! dit-elle avec indifférence. Vous savez bien que ma fille ne veut pas de lui...

—Bah ! bah ! Rosie a probablement changé d'avis. Les jeunes filles sont si capricieuses. Elle a vingt-deux ans passés, il est temps qu'elle se marie... Vous ne m'ôtez pas de l'esprit que le capitaine a cessé de lui être indifférent. N'avez-vous pas remarqué combien elle était réveuse ?...

—Ah ! Elle était réveuse ?...

—Vous aviez donc les yeux dans votre poche ? Et Edouard qui n'a ouvert la bouche, ni avant, ni pendant, ni après le dîner ! Est-ce que tout cela n'est pas assez significatif ? Ces jeunes gens s'aiment ! vous dis-je. Allons, nous ferons les deux noces en même temps !

Et constatant avec surprise le silence de sa femme, il ajouta :

—Vous ne dites rien ? Voudriez-vous laisser votre fille monter en

—Qu'elle l'adore positivement : je ne l'affirmerais pas. Est-il besoin de s'adorer pour se marier ?

—Je le sais, dit-elle sèchement.

—L'important c'est qu'elle consente à l'épouser.

—Elle ne consentira jamais ! répliqua-t-elle avec vivacité.

—Vous trahissez malgré vous la haine que vous portez à Marquais ! Il ne vous a pourtant rien fait est excellent gargon ?

—Pourquoi voulez-vous que je le haïsse ?... Je ne crois pas qu'il puisse faire le bonheur de mon enfant : Voilà tout... C'est vous plutôt qui aviez autrefois de l'aversion pour lui. Maintenant, vous êtes engoué de lui, je ne sais pourquoi...

—Je vous dis qu'il a toutes les qualités, et qu'il est digne d'être mon gendre... Si j'ai eu des préventions contre lui, si je ne l'aimais pas, vous en connaissez le motif...

—Oui, il aspirait à la main...

—Et à la fortune de ma nièce, c'est vrai ; et j'entendais bien réserver l'une et l'autre à Raymond. Puisqu'il a dû battre en retraite de ce côté et qu'il a paru s'amouracher de notre fille, qu'il soit le bien venu. Il sera prochainement chef de bataillon.

—Donnons-lui Rosie, si vous le voulez. Je n'y mettrai pas d'empêchement, dit-elle d'un ton froid pour clore l'entretien.

.....
Cependant, à cette même heure, une autre explication et bien autrement grave, avait lieu dans la chambre de Mlle de la Clémaderie. Avant de se mettre au lit, Mlle Monblant était venue frapper à la porte de sa cousine, qui s'empressa de lui ouvrir.

Mathilde embrassa Rosie :

—Tiens ! tu as les yeux rouges ? dit-elle avec surprise Tu n'as pas pleuré, je présume ?

—Pleuré, moi ? répliqua Mlle de la Clémaderie avec un sourire forcé... Pourquoi pleurerais-je ? J'ai les paupières un peu enflammées, en effet... Un petit bouton, sans doute !... Ce n'est rien !

La pauvre enfant avait, en effet pleuré en voyant les auteurs de ses jours et son frère jouer une comédie infâme pour décider sa cousine à épouser Raymond, si indigne de l'amour de Mlle Monblant.

—C'est juste ! dit tristement Mlle Monblant. Tu n'as pas de sujets de chagrins, toi. La vie ne t'a présenté jusqu'ici que ses roses et ses sourires.

—Voudrais-tu me faire croire que tu t'es réservée le monopole des épines et des larmes ?

—Je ne sais pas. Mais tu avoueras bien que j'ai connu autant de douleurs que tu as connu de joies ?

—Qu'importe, si l'avenir te promet une éternité de bonheur ? N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ? N'es-tu pas jeune ? N'es-tu pas belle ?

—Moins belle et moins jeune que toi, Rosie ?

—N'es-tu pas riche ?

—Si tu savais combien j'attache peu de prix à la fortune ! Combien je regrette notre modeste appartement de la rue du Ponceau ! Avec quel plaisir j'échangerais mon opulence actuelle pour notre pauvreté d'autrefois ! A quoi me servent ces quatre ou cinq millions...

—Six, je te prie ! Ne te fais pas de tort à toi-même !

—A quoi servent ces six millions s'ils ne me permettent pas de rendre à ma mère la raison et la santé ! Puisqu'elle ignore sa richesse et qu'elle mourra sans l'avoir connue et sans en avoir joui !

—Tu en jouiras, toi !... A quoi sert la fortune, dis-tu ? A une foule de choses ! A trouver un mari d'abord !

—C'est le moindre de mes soucis...

—A pouvoir choisir librement entre tous les adorateurs qui solliciteront ta main ; à écarter ceux qui ne convoiteront que ta dot, pour donner la préférence à celui qui n'enviera et n'aimera que ta personne !...

—Celui-là est mort, interrompit-elle en hochant la tête, et mon cœur n'a plus de choix à faire. Tous les hommes me sont désormais indifférents...

—Est-ce bien certain ? demanda Rosie d'un ton d'incredulité. Dapsuis hier soir je commence à en douter...

—Que veux-tu dire ? s'écria Mathilde en rougissant.

—Avec cela que tu ne devines pas ? Voyons, sois franche avoue que tu n'as plus autant d'horreur pour le mariage, et qu'en sacrifiant tes vêtements de deuil...

—Pour être agréable à ma tante, tout simplement.

—Tu as mis aussi de côté quelques vieux souvenirs.

—Rosie ! fit sévèrement Mlle Monblant. C'est mal ce que tu dis là !

—Et qu'enfin tu te résigneras assez volontiers à épouser Raymond : avoue-le !...

—Je n'ai rien à avouer ni à nier, ma bonne cousine.

—Ainsi tu ne l'épouseras jamais ?...

—Je ne crois pas. Et pourtant, qui peut savoir ? Il paraît tant m'aimer ! Ma-froidour lui fait tant de mal ! Et je suis si touchée, si émue, d'un attachement que je ne puis partager...

Mlle de la Clémaderie comprit que la jeune fille était ébranlée, qu'elle finirait, un jour ou l'autre, par capituler.

—De la pitié à un sentiment plus tendre et de la reconnaissance à l'amour, il n'y a pas loin ! pensa-t-elle. Il n'est que temps d'ouvrir les yeux à cette pauvre enfant.

Elle lui prit la main, la regarda fixement, et s'efforçant de dissimuler son agitation :

—Mathilde ! fit-elle à demi voix, j'ai quelque chose de très important à te dire. Je ne suis vraiment si j'ai bien le droit de te tenir un pareil langage. Tu n'es que ma cousine, après tout, et Raymond est mon frère...

—Oh ! mon Dieu ! Pourquoi ce ton mystérieux ? Tu m'épouvantes, Rosie !... Que vas-tu m'apprendre ?

—Ecoute, chère mignonne ; ma situation est certes bien délicate.

—Délicate ?

—Oui ; et il ne faut rien moins que ma affection pour toi, jointe à la conscience d'un devoir à remplir pour m'empêcher de garder le silence.

—Je ne comprends pas ! reprit Mathilde, et toutes ces précautions oratoires...

—T'intriguent et t'inquiètent, n'est-ce pas ? Tu me promets un secret absolu...

—Je ne suis ni bavarde, ni indiscrette, ce me semble ?

—Ce que je vais te révéler, vois-tu, est strictement confidentiel. C'est entre nous ; il ne faut le répéter à personne : ni à ma mère, ni à mon père...

—Pas même à Raymond ?

—Ni surtout à Raymond !... Cela te paraît bizarre... Dis-moi, Mathilde : consentirais-tu à devenir jamais la femme d'un homme qui n'aspirerait à ta main que par un calcul intéressé, qui ne viserait que ta dot, dont il aurait besoin pour payer ses dettes ?...

— Oh ! Par exemple ! Jamais ! Jamais !

— J'en étais sûr. Ton dévouement et ta bonté d'âme n'iraient pas jusqu'à la duperie ? Tu ne te laisserais pas circonvenir et abuser par de fausses protestations de tendresse ?

— Où veux-tu en venir ? Et quel rapport peut-il y avoir...

— Ma chère cousine, je commets peut-être une mauvaise action en traitant mes proches pour te sauver...

— Me sauver ? Et de quoi ? Tu me fais peur...

— Mathilde, je vais droit au but. Tu crois que Raymond t'aime ?

— Il me l'a dit, d. moins...

— Et je t'affirme, moi, qu'il ne t'aime pas... Ce qu'il adore en toi, je te le jure, c'est la riche héritière. Bref, il joue une indigne comédie : je crois de mon devoir de t'en prévenir.

— Une indigne comédie ! répéta Mlle Moublant, froissée dans son amour-propre féminin par une déclaration si inattendue... Que m'importe, en somme, puisque je ne l'aime pas ?... Mais ne calomnies-tu pas ton frère ? Il était si désespéré de mon indifférence !...

— Désespéré ! Je le crois bien ! Il tremble que les millions si ardemment convoités ne lui échappent !

— Mais c'est infâme ! s'écria en frémissant la fille du colonel fusillé...

— Aussi, ai-je voulu empêcher la consommation de cette infamie. J'ajouterai que Raymond a une maîtresse, une maîtresse pour qui il éprouve une passion folle !

— Une maîtresse !... Mais ton frère est donc un misérable ? Il m'a donc impudemment menti ? Je vais le haïr et le mépriser !...

— Contento toi de lui refuser ta main.

Le coup était porté ; Rosie s'empressa d'ajouter :

— Et de l'accorder à un autre !

— Je ne l'accorderai à personne... Je resterai fidèle à la mémoire de mon pauvre Amilcar ! Ce n'était pas ma dot qu'il convoitait, lui !... Le bon et loyal garçon !... Tous les autres hommes ne recherchent et n'aiment que l'argent...

— Pas tous ! murmura Rosie. J'en sais un au moins qui a du cœur, des sentiments élevés... J'en sais un qui t'aime, Mathilde, qui t'aime en secret et qui ne te l'avouera jamais.

— Qui donc ? demanda-t-elle vivement.

— Qui donc ? Ah ! que tu es ingrate, Mathilde ! Tu n'as même pas remarqué la muette et timide adoration du seul homme qui soit réellement amoureux de toi, et qui ne soit guidé par aucune arrière-pensée cupide !

— C'est de M. Marquis que tu veux parler ?

— Sans doute, cruelle enfant ! Et si tu étais moins égoïste et moins aveugle...

— T'aurait-il fait des confidences ? T'aurait-il avoué...

— Il ne m'a rien avoué ; mais j'ai tout deviné, et si tu avais pris la peine de l'examiner hier soir, tu l'aurais deviné comme moi...

— Je m'étais imaginée pourtant que le capitaine...

— M'aimait peut-être ? C'est la grand'tante qui avait supposé cela... Comme il était pâle et troublé pendant le dîner ! Comme il souffrait en te voyant accueillir avec tant de bienveillance les paroles aimables de mon frère !

— Est-ce possible ! le pauvre garçon !

— Tu n'as même pas vu que chacun des sourires adressés par toi à Raymond le torturait !... Il ne joue pas la comédie, lui ! Il n'est pas un coureur de dots, lui !

Mlle Moublant, émue, agitée, ne répondait rien. Elle restait pensive et semblait interroger de lointains souvenirs.

Le passé se dressait devant elle ; les événements de 1871 lui revenaient en mémoire ; elle se rappelait la sympathie ardente que le lieutenant du 175^e de ligne avait témoignée à la fille d'un ennemi, les efforts qu'il avait tentés à deux reprises pour sauver Amilcar.

Depuis la condamnation de son fiancé, et bien qu'il fût reçu amicalement dans la maison, il ne lui avait jamais adressé un seul mot d'amour. Même après la catastrophe où avait péri l'ex-capitaine fédéré, Edouard Marquis s'était tenu dans une réserve extrême, motivée par la différence des situations et des fortunes.

Un scrupule de délicatesse avait constamment retenu sur ses lèvres l'aveu prêt à s'en échapper.

— Ah ! si elle était encore pauvre ! s'écriait-il parfois. Avec quel empressement, avec quelle joie je solliciterais la mission de la consoler et de la rendre heureuse !

Tant qu'il n'avait eu d'autre rival que l'image d'un mort, il conservait au fond du cœur une ombre d'espoir. Mais la veille sa dernière illusion s'était envolée : Mlle Moublant était bien irrévocablement perdue pour lui.

Certes, elle n'aimait pas plus son cousin qu'il ne l'aimait lui-même, et l'union à laquelle elle paraissait se résigner n'était qu'un mariage de raison et de convenance ; elle avait cédé par indifférence et par lassitude, et peut-être ne tarderait-elle pas à se repentir de son choix.

Joueur, débauché, avide de jouissances et d'argent, le vicomte était incapable de la rendre heureuse : Edouard le savait bien ; il tenait en médiocre estime le fiancé présumé de Mathilde ; son rival était le digne fils de son père.

Moins intéressé dans la question, il est probable que le capitaine Marquis n'eût pas laissé sacrifier celle qu'il aimait depuis neuf ans et à qui il avait montré un dévouement poussé jusqu'à la plus héroïque abnégation. Il l'eût défendue contre la trame ourdie contre elle, comme il avait jadis protégé Amilcar contre la prison et contre la mort.

Ne pouvait-il pas d'un mot mettre à néant toute cette intrigue, anéantir les projets cupides des La Clémanderie ?

Ne lui suffisait-il pas de révéler à l'orpheline ce qui s'était passé à la caserne Lobau et plus tard au vingt-cinquième conseil de guerre ?

Par malheur, c'était là une arme à deux tranchants et qui se retournait fatalement contre lui-même.

Si la jeune fille ne devait pas épouser le fils de l'assassin de son père, le fils du commandant fratricide, le fils du commissaire du gouvernement qui avait envoyé au bagne le capitaine Mercier, pouvait-elle devenir la femme de l'officier qui avait commandé le feu contre le colonel Moublant ?

Entre le général et le capitaine Marquis il y avait des cadavres qui leur imposaient à tous les deux un mutuel silence.

Mathilde releva la tête, et, d'une voix tremblante :

— Tu as raison, chère cousine, dit-elle ; et je suis une ingrate. M. Marquis a été si bon pour moi, que j'ai contracté envers lui une dette sacrée.

— Et que tu acquitteras, n'est-il pas vrai ?... Accorde-lui la centième partie de l'amour qu'il a pour toi !

— L'aimer ! reprit-elle en hochant la tête.

— Épouse-le du moins ; l'amour viendra plus tard...

— Je te ferai observer, Rosie, qu'il ne m'a rien demandé.

Je ne puis pourtant pas me jeter à son cou... D'ailleurs, rien ne presse ; nous verrons... Peut-être se décidera-t-il à parler...

—Il ne parlera pas, dit-elle. Oublies-tu qu'il est pauvre et que tu es millionnaire ? Il se taira par délicatesse et par fierté. C'est à toi qu'il appartient de combler la distance qui vous sépare. Laisse moi faire, je saurai bien l'amener à un aveu.

Puis elle ajouta insidieusement :

—A moins que, malgré mes conseils, tu ne tiennes absolument à enrichir Raymond ?

—Jamais ! répondit-elle vivement.

L'amour vrai que Rosie portait à sa cousine l'avait décidé à mettre tout en œuvre pour empêcher que son frère, débauché et corrompu, put jamais obtenir la main de Mlle Monblant. Peut-être, aussi, était-ce une permission du ciel pour que la maison des la Clémaderie recollât ce qu'elle avait si bien mérité.

Toujours est-il que le lendemain de ce même jour, une occasion toute naturelle s'offrit à Rosie de préparer le terrain et de provoquer une explication décisive.

Edouard Marquis, ne pouvant supporter l'idée de voir Mathilde dans les bras du vicomte et d'être témoin du bonheur de son rival, avait demandé au ministre de la guerre la faveur de prendre part à une expédition alors projetée contre certaines tribus insoumises de l'Algérie. Il venait annoncer au général et à ces dames son départ probable et prochain.

Le comte et Mme de la Clémaderie étaient sortis ; ce fut Rosie qui le reçut. Mathilde avait quitté précipitamment le salon, pour ne point gêner, par sa présence, les confidences entre sa cousine et le jeune officier.

—Ainsi, vous voulez partir, M. Marquis ? dit avec surprise Mlle de la Clémaderie, dès que le capitaine lui eût fait connaître l'objet de sa visite. Savez-vous bien que ce n'est pas aimable à vous de brûler ainsi la politesse à vos amis.

—Que voulez-vous, mademoiselle ? balbutia-t-il avec embarras... Les exigences du service... les ordres de mes chefs...

—Allons donc ! Avouez que ce sont là des prétextes ; votre départ est volontaire et ressemble fort à une fuite... Tenez, soyez franc comme je vais l'être moi-même. Vous avez un secret, vous avez des chagrins que vous nous cachez...

—Je vous proteste...

—Ne protestez pas... Vous mentirez... Pourquoi donc étiez vous si triste avant hier ? Monsieur Marquis, vous avez une passion au cœur, une passion violente... Ah ! voilà que vous rougissez... Allons ! Ne niez pas... J'ai lu au fond de votre âme.

Et, s'apercevant que l'officier se méprenait sur la portée de ses paroles et se troublait davantage :

—Oh ! Rassurez-vous ! Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, reprit-elle en riant, et je ne vais pas vous faire une déclaration brûlante... M. Marquis, vous aimez Mathilde !... Osez donc dire que ce n'est pas vrai ?

Edouard resta silencieux ; sa physionomie révélait la plus grande agitation. Il semblait interroger les yeux de son interlocutrice...

—M'aimerait-elle ? se demandait-il avec anxiété. La douairière ne se serait-elle trompée qu'à moitié ?

Le langage que lui avait tenu la veille Mme de la Clémaderie et les inquiétudes manifestées par elle ne justifiaient que trop visiblement cette supposition.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI XX.

—Mais alors le garde est innocent ! s'écria M. de Jozdres se laissant surprendre par un élan de pitié.

La comtesse se leva doucement et, froide, sans la plus minime émotion, elle répondit :

—Oui, l'accusé est innocent, mais comme la justice réclame une tête, vous lui livrerez celle de cet homme... que je vous paye un million.

Derrière son rideau, de Saint-Dutasse ne riait plus. Une sueur glacée lui avait mouillé le dos en écoutant cette femme qui sacrifiait sans remords le plus dévoué de ses serviteurs.

—Trop intéressante, beaucoup trop intéressante cette conversation, se disait-il tristement.

M. de Jozdres, tout corrompu qu'il était, avait frissonné devant le sinistre sang-froid et l'implacable résolution de cette créature si jeune.

Après un nouveau silence, Mme de Gabrinoff, qui avait réfléchi, releva la tête :

—M'est-il possible de voir Jacques dans sa prison ? demanda elle.

—Le dévouement que l'accusé porte à ses anciens maîtres est connu de tout le monde. Vous pouvez demander votre entrée dans son cachot en disant que vous voulez user de votre autorité sur le coupable pour en obtenir un aveu.

—Oui, en obtenir un aveu, répéta-t-elle avec un étrange sourire. Et quand le verrai-je ?

—Demain matin, quelques heures avant l'audience, je vous ferai conduire dans la cellule de ce malheureux.

—Bien, j'y compte.

A ce moment on frappa trois coups discrets à la porte que le magistrat ouvrit aussitôt.

C'était Bourguignon qui se présentait.

Le domestique avait d'abord franchement avancé la tête, mais, à la vue de la comtesse, il la retira en murmurant tout confus :

—Mes plus humbles excuses, je croyais monsieur toujours seul.

Et il fit mine de s'en aller.

—Entrez, Bourguignon, entrez, insista Mme de Gabrinoff qui, devant les gens de la maison, ne voulait pas laisser prendre à son entretien avec M. de Jozdres les apparences d'une trop mystérieuse conférence.

—Aux ordres de madame, dit le valet en exécutant son grand salut.

—Voyons, qu'y a-t-il ? Je suis certaine que l'appétit du chevalier s'impacientait et qu'on vous a envoyé aux nouvelles touchant ce dîner que mon subit malaise met en retard ?

Bourguignon fit de la main un petit geste de protestation et, avec son sérieux habituel, il s'empressa de répondre :

—L'estomac de mon maître est trop galant pour ne pas se tenir aux ordres de madame.

Puis se tournant vers le magistrat :

—D même, ajouta-t-il, que M. de Saint-Dutasse n'a plus faim dès qu'il s'agit d'obliger le monde.

—Alors de quoi s'agit-il ?

—Monsieur le chevalier, que j'ai laissé dans le feu de sa

correspondance, m'envoie demander à M. de Jozères un renseignement qu'il veut transmettre à ses puissants amis de Paris. Il désire savoir à quelle cour était attaché M. le procureur avant de venir en ce pays ?

—A la cour de Poitiers, où je ne suis resté que cinq mois, répondit avec empressement le magistrat, enchanté de voir que, pendant qu'il s'occupait de sa fortune, un autre s'intéressait à son avancement.

On devine avec quelle attention de Saint-Dutasse, dans sa cachette, avait écouté ce que contait Bourguignon.

—Parbleu ! ce maladroit en fait de belles ! se dit-il mécontent. Dans son désir de bien m'établir un alibi, en prouvant que je n'ai pas quitté ma chambre, le voilà qui m'engage stupidement avec le procureur... mon imbécile aurait mieux fait de ne pas revenir.

Après avoir obtenu sa réponse, le valet, en même temps qu'il accomplissait une double révérence, voulut regagner la porte à reculons. Malheureusement il inclina un peu trop sur la gauche et son dos, au lieu de bien s'engager dans l'ouverture de la porte, vint se heurter à une jardinière qui, ébranlée par le choc, s'inclina sur son pied. Avant qu'elle eût terminé sa chute, la main agile de Bourguignon l'avait rattrapée au vol et la relevait.

Honteux de sa maladresse, le domestique, tout en redressant les feuillages entremêlés par l'accident, murmura d'une voix suppliante :

—J'ai la hardiesse de faire appel à toute la bonté de madame la comtesse pour qu'elle ne parle pas à M. le chevalier de cette jardinière renversée. Cela lui rappellerait une autre jardinière pour laquelle il m'a adressé bien des amers reproches pendant plus de cinq années... et peut-être recommencerait il encore à me persécuter avec ce souvenir.

—Que diable leur conte-t-il donc là ? se demanda de Saint-Dutasse qui cherchait vainement, dans sa mémoire, une aventure de jardinière.

Continuant toujours à démêler les feuillages embrouillés, Bourguignon poursuivit tout naïvement, sans s'apercevoir qu'il racontait indiscrètement une bonne fortune de son maître :

—Figurez vous qu'une personne lui avait dit : " Vous trouverez la clef dans la jardinière, sous la mousse. " Puis, la personne en question, en prétextant que, la nuit, le parfum des fleurs est malsain, avait sorti sa jardinière dans le couloir. Moi, je passe devant pour aller me coucher et je vois la corbeille. Il gelait au dehors et le couloir était des plus froids. Je me dis tout de suite : " Voilà des fleurs qui vont périr. " Qu'est-ce que je fais ? Je prends la jardinière et je vais la porter à l'autre bout de la maison dans une petite serre chaude. Aussi, depuis cette bévue, monsieur m'a tant de fois agoué de reproches que je me suis bien juré que le jour où il aurait besoin de dénicher une clef sous la mousse d'une jardinière, il pouvait être certain de l'y trouver. C'est une vieille histoire oubliée maintenant, mais si madame la comtesse était assez inhumaine pour parler de ma maladresse, le passé reviendrait en souvenance à monsieur et je l'entends d'ici s'écrier : " Toute ta vie, tu ne commettras donc que des bêtises avec les jardinières ! "

Puis, ce récit achevé, Bourguignon recommença ses deux révérences à reculons et, plus heureux cette fois à bien enfilier la porte, il disparut en disant :

—Tout en me recommandant à l'indulgente bonté de madame la comtesse.

Malgré la sombre préoccupation qui l'obsédait, Mme de Gabrinoff et le magistrat n'avaient pu s'empêcher de sourire du burlesque sérieux avec lequel le domestique avait conté son aventure.

Il n'en était pas de même de Saint-Dutasse dans sa guérite. Aux premiers mots de son serviteur, il avait prêté une oreille étonnée, puis, à mesure que le récit avait avoué, sa surprise avait grandi et, après le départ de Bourguignon, il s'était dit dans le plus parfait ahurissement :

—Mais il n'y a pas un seul mot de vrai en cette affaire ! pourquoi invente-t-il de pareilles calembredaines ?

Derrière le valet disparu, M. de Jozères avait repoussé le verrou.

—Terminons, fit-il vivement. Demain, vous verrez Jacques et, puisque vous vous faites fort de l'amener à un aveu, le péril n'existe plus pour vous que du côté de Bricard.

—Oh ! quelques billets de mille francs le feront se taire, dit dédaigneusement la comtesse. Bricard n'était redoutable que tant qu'il pouvait produire la montre.

—Oui, mais il peut aussi affirmer qu'il me l'a remise... alors le danger me menace... j'aurai beau nier... Il en restera toujours quelque chose.

—Il en restera un million, mon cher tuteur, ricana doucement Mme de Gabrinoff.

Le magistrat feignit de n'avoir pas entendu et poursuivit :

—Il faudrait nous mettre en garde contre ce misérable Bricard... On ne prend jamais trop de précautions... contre n'importe qui, mon enfant.

—Croyez vous ? fit la comtesse d'un ton nonchalant, avec un léger sourire.

—C'est un sérieux conseil que je vous donne.

—J'en profiterai, soyez-en certain.

Après un petit temps, Berthe reprit :

—Nous disons que Bricard vous semble redoutable.

—Oui. Bien qu'il ne possède plus la montre, il colportera son histoire de trouvaille dans le taillis du meurtre... Et, tous deux, nous nous en trouverons mal.

—Avez-vous confiance en moi ? demanda brusquement la veuve.

M. de Jozères la regarda sans parler.

—Ah ! c'est vrai ! fit-elle. J'oubliais votre précepte qu'il faut toujours prendre ses précautions contre n'importe qui.

—Avez-vous donc trouvé quelque moyen ? demanda le procureur, évitant de répondre à l'observation.

—Oui, j'ai découvert une bien simple manière de mettre Bricard dans la plus complète impossibilité de nous menacer avec cette montre.

—Quel est ce moyen ?

—Oh ! pour l'employer, il faudrait avant que j'eusse la montre, appuya Mme de Gabrinoff en tendant la main.

Le procureur hésita d'abord... Puis il enfouit deux doigts dans son gousset comme pour y prendre le bijou, s'arrêta dans son geste et, finalement, retira ses doigts sans ramener l'objet.

Alors la comtesse se leva, et, se dirigeant vers un petit meuble de Boule, placé dans un angle, elle y prit un portefeuille et revint s'asseoir.

—Il faudrait que j'eusse cette montre, répéta-t-elle en faisant passer le portefeuille sous les yeux de M. de Jozères.

Le regard cupide du magistrat s'abaîta sur le maroquin qui enveloppait le million et y demeura fixé...

—Excellentes traites... sur les meilleures maisons de banque... et au porteur, dit-elle lentement.

Frémissant d'avidité, le procureur porta la main à son gousset et, cette fois, il en tira la montre.

—Rote maintenant la déposition écrite de Bricard, prononça Berthe.

—Nous allons la brûler.

—Non pas ! fit-elle vivement.

—Vous refusez d'acquiescer cette pièce dangereuse ? demanda de Jozères étonné.

—Je tiens à la conserver.

—Mais qu'on la trouve en votre possession et vous voilà compromise ! songez-y !

La comtesse posa le portefeuille sur ses genoux, et de sa voix calme :

—Écoutez moi, dit-elle. A cette heure vous êtes des mieux disposés à faire ce que je vous demande ; mais que, demain, un hasard, un de ces incidents qu'on ne peut prévoir viennent compromettre, vous ne sacrifieriez à votre sécurité, et, dans ce procès, la peur vous fera mon adversaire le plus acharné... d'autant plus intéressé à me perdre... que j'aurai donné mon million.

—Vous êtes folle ! Pouvez-vous me croire capable de vous abandonner ainsi ?

—Tout à l'heure vous m'avez dit qu'on ne prend jamais trop de précautions... et vous avez ajouté : " contre n'importe qui." Donc, vous ne vous fâchez pas si je vous comprends dans les : n'importe qui.

—De quelles précautions voulez-vous user contre moi ?

—Je vous demanderai simplement un reçu... Au bas du papier de Bricard, vous m'écrirez ces deux lignes : " Reçu de madame de Gabrinoff, après avoir lu la déposition ci-dessus, la somme d'un million ", et vous signerez.

A cette dangereuse condition, M. de Jozères se redressa tressaillant.

—Un pareil écrit me perdrait, s'il tombait en des mains étrangères, s'écria-t-il effrayé.

—Croyez vous donc que je ne serais pas moins compromise ?

—Jamais ! fit résolument le magistrat.

Sans s'émouvoir de cet énergique refus, Berthe ouvrit le portefeuille et, tout en compulsant les traites et les billets, elle continua :

—Peut-être croyez-vous que mon désir soit de garder éternellement ce reçu ? Non pas. Comme vous l'avez dit, sa possession est un danger trop sérieux. Je ne vous le demande qu'à titre de précaution... Or, comme une précaution devient inutile quand s'éteint la cause qui l'avait fait prendre... je vous rendrai ce papier le jour où il me sera inutile, c'est-à-dire le lendemain de la mort de Jacques Cardoze. Alors je serai sauvée... et vous aussi.

M. de Jozères n'avait cessé de dévorer des yeux les liasses de valeurs. Cette fortune si longtemps convoitée s'offrait à lui, et, pour deux lignes écrites, elle devenait sienne. Il avait oublié qu'on lui demandait la mort d'un innocent ou, du moins, cette condition lui semblait bien moins terrible que celle du reçu qu'on exigeait de lui.

Après avoir joué en silence avec le million, Berthe se leva encore et retournant à son petit meuble, elle en rapporta un encrier et une plume qu'elle posa sur le guéridon placé au milieu du boudoir. Alors, indiquant une chaise voisine au magistrat, elle lui dit d'une voix brève, inoïse, moqueuse :

—Allons ! ne faites pas l'enfant. Signez, de Jozères, signez donc.

Et, près de la plume, elle lança le portefeuille qui, en s'ouvrant, éparpilla son contenu sur la table.

Fasciné par ce trésor, le procureur, tout frissonnant d'avidité, se languit, le corps courbé et les mains tendues, vers le monceau de billets. Mais, sur le point de les atteindre, il se rejeta violemment en arrière et ferma les yeux en baubutiant avec l'accent du désespoir :

—Non, je ne puis signer !

Il refusait quand retentit au dehors le premier coup de cloche qui annonçait le dîner.

—M. de Saint-Dutasse va descendre... il est temps de vous décider, dit la comtesse qui, recueillant les valeurs, les faisait lentement rentrer dans leur enveloppe.

A mesure qu'elles disparaissaient, le févroux regard de M. de Jozères les suivait une à une.

—Je vous jure, si vous signez, que nous n'aurons plus rien à craindre de Bricard, ajouta Mme de Gabrinoff en continuant à ramasser les liasses.

Les yeux rivés sur le tas qui diminuait, le procureur éleva la main vers la poche de côté de son habit, dans laquelle se trouvait la déposition de Bricard. Mais à la hauteur du croisement du gilet, elle s'arrêta, et les doigts se crispèrent sur le drap comme pour s'y retenir.

—Et je m'engage à vous rendre votre signature deux heures après la mort de Jacques, appuya Berthe, gonflant toujours le portefeuille.

Les doigts de M. de Jozères s'étaient desserrés et ils avançaient peu à peu vers la poche de l'habit. La comtesse tenait sa dernière poignée de billets, lorsque, enfin vaincu, le procureur lui tendit la dénonciation.

—Enfin vous devenez sérieux, dit-elle en lui présentant la plume.

Quand M. de Jozères s'éloigna du guéridon, il tenait le portefeuille, et Mme de Gabrinoff pliait en quatre la déposition signée.

—Tenez, mon cher tuteur, pour plus de sûreté, nous allons mettre cet écrit sous pli, afin de le préserver de tout indiscret regard.

Et, prenant une enveloppe, elle y introduisit le papier.

—Ouvrez vite le verrou, dit-elle vivement, voici qu'on vient nous avertir que nous sommes servis.

Le laquais se présenta comme Mme de Gabrinoff, faute d'avoir le temps de sceller l'enveloppe à la cire, la fermait d'un pain à cacheter.

M. de Jozères la suivait du regard.

—Vous ne retirez pas la clef de la serrure ? demanda-t-il en faisant remarquer cet oubli à Berthe, qui venait de placer le papier dans le meuble de Boule.

—Si cela peut vous être agréable, je vais le faire, mais c'est une bien mince précaution, car le loquet disloqué ne retient plus les battants. Voilà vingt fois que j'ai réclamé le serrurier sans pouvoir l'obtenir.

Le procureur pâlit de peur.

—Et c'est à une cachette aussi peu sûre que vous confiez ce compromettant dépôt ! s'écria-t-il effrayé.

—Oh ! ne tremblez pas, cher ami. Dès ce soir, il ira haut, dans la caisse de M. de Gabrinoff, occuper la place de certain portefeuille que j'en ai tiré ce matin. Après le dîner, si la chose vous agréait, nous l'y porterons ensemble.

—Mais si, pendant le dîner même...

La comtesse prit sur la cheminée la montre que le procureur y avait déposée, puis elle revint à M. de Jozères en disant :

—Allons, peureux, ne faisons pas attendre M. de Saint-Dutasse. En sortant, je vais donner le double tour à la porte du boudoir. Vivez donc en paix.

La clef tournait encore dans la serrure que le chevalier, soulevant le rideau, s'élançait tout penaud de sa cachette :

—Vertueux ! me voilà gentil !... claquemuré !... pincé au piège, pensait-il en écoutant grincer les ressorts du pêne.

Il secoua la tête en se grattant le nez.

—Prendre le papier... c'est tentant... mais il faut pouvoir sortir après l'opération... et sans être vu.

Alors comme il tournait son visage désolé vers la porte fermée, son regard rencontra la jardinière. Soudain sa figure s'illumina de joie ! Il venait enfin de comprendre le motif du mensonger récit de son domestique. D'un bond il fut près de la jardinière.

—Bravo Bourguignon ! se disait-il en fouillant la mousse d'une main agile qui, bientôt, rencontra une clef.

La retraite assurée, il fallait promptement agir. En une seconde, le chevalier eut ouvert le meuble et pris l'enveloppe. Si peu de temps s'était écoulé que le pain à cacheter, encore humide, se détacha sous le doigt de M. de Saint-Dutasse.

—Sortons l'oiseau de sa cage, murmura-t-il.

Puis, après avoir retiré la déposition, il ajouta :

—Et remplaçons le.

Priant en quatre une feuille de papier blanc, il la glissa dans l'enveloppe et, appuyant du pouce sur le pain à cacheter, il le recolla.

—Là, fit-il en reposant la lettre dans le meuble, maintenant allons dîner.

Lorsque, sorti avec la clef de Bourguignon, le chevalier atteignit l'extrémité du couloir, son opération n'avait pas, en tout, duré deux minutes.

Son fidèle domestique le guettait dans le vestibule. En le voyant paraître, il s'élança vers lui :

—Que monsieur daigne prendre cela, souffla-t-il en déposant dans les mains de son maître toute une cargaison de lettres préparées pour lui.

A la vue du pique-assiette, porteur de cette volumineuse correspondance, faisant son entrée dans la salle à manger, Mme de Gabrinoff se mit à rire.

—Oh ! chevalier, dit-elle, vous avez donc écrit à la moitié de Paris ?

—Ne me faut-il pas, madame, chanter vos grâces et votre beauté à tous les échos ? flûta de Saint-Dutasse de sa voix la plus galante.

Puis se tournant vers son valet :

—Pour porter à la poste, commanda-t-il.

Et il repassa son fardeau à Bourguignon qui le fit disparaître dans les deux profondes poches de sa livrée.

Chez l'ancien garde du corps, les plus rudes émotions n'altéraient en rien les fonctions de l'estomac. Tout en buvant sec et en mangeant à double bouchée, il se disait fort impatient :

—Je suis curieux de voir comment la comtesse va s'y prendre pour mettre Bricard dans l'impossibilité de pouvoir lui nuire avec la montre.

Vers la fin du dîner, Mme de Gabrinoff dit à un des domestiques qui servait :

—Faites assembler dans le vestibule tout le personnel du château.

Quand, au bras du chevalier, Berthe se leva de table, vingt personnes attendaient sa venue en se demandant le motif d'un pareil ordre. Toutes les têtes se courbèrent respectueusement à son entrée dans le vestibule.

—Bricard est-il là ? demanda-t-elle en cherchant des yeux celui qui s'était fait son ennemi.

Le laquais s'avança inquiet.

Quand il fut devant elle, la veuve éleva la voix pour être entendue de tous :

—Bricard, j'ai voulu que le personnel du château assistât à la réparation d'un oubli dont je suis coupable à votre égard.

Le valet releva la tête et regarda sa maîtresse en homme qui flairait un piège.

Mme de Gabrinoff continua :

—Vous avez été un fidèle et dévoué serviteur pour celui que la mort a frappé. Mon mari appréciait votre dévouement et se proposait de le reconnaître. C'est au nom de celui qui n'est plus que je veux aujourd'hui récompenser l'affection réelle que vous lui portiez. Vous avez droit à une rémunération en argent pour vos services et elle vous sera comptée. Mais si je vous ai bien jugé, Bricard, il est un autre don que vous ambitionnez... c'est celui d'un souvenir qui vous rappelle le maître que vous aimiez... un objet qu'il ait touché. Cette relique, j'ai tenu à vous la donner devant tout le monde.

Et s'avançant à son tour vers le laquais autour duquel chacun se pressait :

—Tenez dit-elle, que cette montre, qui me venait de M. de Gabrinoff, soit pour vous à la fois un souvenir de celui que vous chériez et un témoignage de la reconnaissance de sa veuve pour le dévouement que vous avez voué à celui qu'elle pleure chaque jour.

Et, en présence de tous, Berthe rendit à Bricard la montre que le matin, il avait donnée à M. de Jozères.

—Tonnerre ! pensa le laquais, j'ai le b o cloué ! Je ne puis plus aller dire que je l'ai trouvée dans le tallis. Tous ceux qui m'ont vu la recevoir de la comtesse soutiendront que je mens.

Quand il releva les yeux, qu'il avait un instant fixés sur la montre, il vit Mme de Gabrinoff s'éloignant au bras de M. de Saint-Dutasse qui se disait :

—Pas mal joué ! en vérité, pas mal joué !

Bricard n'avait plus devant lui que le procureur qu'il regarda en face en articulant d'une voix lente :

—Jolie montre, n'est-ce pas ? Est-ce que vous la connaissiez, M. de Jozères ?

Pour tous ces assistants, la phrase du valet exprimait une vive admiration pour le cadeau qu'il venait de recevoir. Elle fut autrement comprise par le magistrat, qui sentit poindre une menace.

—Je crois qu'à ce souvenir, madame de Gabrinoff a l'intention de joindre une somme de vingt mille francs, ajouta-t-il.

Bricard prit aussitôt un air attendri :

—Assurez bien à madame la comtesse que je suis le plus dévoué de ses serviteurs, dit-il en appuyant sur les mots.

En rejoignant la comtesse dans le boudoir, de Jozères la trouva en train d'étaler un cachet de cire sur l'enveloppe dont le pain à cacheter avait durci.

De Saint-Dutasse, assis sur la bergère, passait une attentive revue de ses ongles.

XXI.

Du tribunal, Jacques Cardoze avait été transporté sans connaissance à son cachot. Pour lui dégager le cerveau, où tant de douloureuses secousses avaient déterminé une congestion, le médecin avait aussitôt pratiqué une abondante saignée.

Depuis qu'il avait retrouvé ses sens, l'accusé n'avait pas prononcé une seule parole; mais ce silence n'offrait rien de sombre ni de farouche. Une immense tristesse s'était emparée du garde-chasse et lui qui, le matin, au départ pour l'audience, protestait énergiquement de son innocence, semblait être maintenant terrassé par la plus profonde désespérance. C'était la résignation de l'homme qui ne veut plus lutter.

Toute la nuit ses surveillants l'entendirent tourner dans sa cellule sans une plainte, sans un cri de colère. Au petit jour, la fatigue l'emporta et il s'endormit tout habillé sur sa couche.

Il fut réveillé par une main qui se posait sur son épaule, en même temps qu'une voix douce lui murmurait à l'oreille :

— Jacques, c'est moi !

Le prisonnier ouvrit les yeux et, près de son visage, il reconnut, penchée vers lui, la ravissante tête de Mme de Gabrinoff qui, un doigt sur les lèvres, lui recommandait la prudence.

Le regard de Cardoze fit le tour du cachot. Personne autre que Berthe n'y était entré; mais, derrière la porte, il était certain qu'on devait se tenir aux écoutes. Alors il avança la tête et, si bas que la comtesse même l'entendit à peine, il lui dit aussitôt :

— C'est vous qui l'avez tué, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle sans hésiter.

— Avec ce couteau de chasse que vous m'aviez pris ?

— Oui.

— Vous l'avez tué... pour vous défendre... ou autrement ? demanda le garde-chasse en hésitant sur la seconde question.

— Depuis le jour où cet homme avait frappé Francis, je l'avais condamné à mort. J'ai exécuté ma sentence, répondit la veuve dont l'œil s'enflamma au souvenir de la brutalité du comte.

— Et maintenant, vous voilà libre, riche... les de Valnac vont sortir de leur ruine plus puissants que jamais ! prononça vivement le prisonnier.

— Tu oublies, Jacques ! fit-elle. Tu oublies que les de Valnac ne seront millionnaires, honorés et heureux qu'à l'heure où la justice ne pourra plus leur demander compte de la mort de M. de Gabrinoff.

— C'est vrai ! dit le malheureux, auquel ces mots rappelaient sa terrible position dont la joie de voir les de Valnac relevés lui avait, un instant, fait perdre le souvenir.

Pendant une longue minute, il regarda silencieusement cette jeune maîtresse qu'il avait vue naître, qu'il se rappelait avoir portée dans ses bras et à laquelle il avait consacré le dévouement qu'il animait jadis pour le père. De son côté, sans le quitter des yeux, Berthe attendait, en cherchant par quel moyen elle arriverait à demander à cet homme le sacrifice de sa vie.

Tout à coup, comme si une pensée subite venait d'éclairer un coin resté obscur en son cerveau, Jacques tressaillit. Ainsi qu'il avait fait à sa première question, il approcha ses lèvres de l'oreille de la comtesse et lui souffla :

— Comment Nicole vous a-t-elle aidée à tuer le comte ?

L'accusé venait de s'expliquer la mystérieuse disparition de sa fille. Elle avait dû être la complice de la comtesse et l'assister dans sa vengeance.

A cette inattendue question, Mme de Gabrinoff éprouva un court frisson de joie. Elle était sauvée ! Ce moyen de salut qu'elle cherchait, Jacques venait de le lui offrir. Pour sauver sa fille qu'il croyait coupable, le père n'hésiterait pas à se dévouer. Elle exploita donc sans remords l'erreur du garde-chasse et répondit sans hésiter :

— Nicole avait reçu de M. de Gabrinoff une de ces injures que ne peut oublier une honnête fille. Sans ton retour, il t'en souvient, elle sortait déshonorée des bras de mon mari.

— Oui, c'est alors que j'ai prononcé cette menace que les juges exploitent aujourd'hui.

— La haine de Nicole s'est donc associée à ma vengeance et nous avons résolu de punir le comte. C'est elle qui, par un billet, a su l'attirer au rendez-vous près de ta maison.

— Je n'étais plus au logis, n'est-ce pas ?

— Tu étais parti depuis une heure.

— Bien. Continuez.

— Quand le comte arriva, j'étais caché derrière un gros chêne qui se dresse au bord du sentier. Nicole l'attira bien à portée de ma main. Alors, j'ai frappé...

— Vous seule ?

— Oui ; Nicole, en voyant chanceler le comte, s'est enfuie épouvantée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880 — Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Ecili l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ecili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)